

(des recherches sur les 'rêves', et qu'il demande de la main du roi le lasso magique Rayon de Soleil (*Ni-zer*) et l'anneau magique Rayon de Lune (*Zla-zer*) qu'il porte. Puis, après avoir fait cette requête, en partant d'ici qu'il monte jusqu'à un grand col. Au bord d'un lac se trouve un quartz (grand) comme un mouton". Ici prend fin le texte du manuscrit A. » (Macdonald, p. 305)

Abigail LANG

*Œuvres citées*

- Autour de la tâche du traducteur*, Paul de Man [tr. A. Nouss], Wilhelm von Humboldt [tr. B. Vilgrain], Barton Byg [tr. B. Rival], Courbevoie, TH.TY., 2003.
- Bacot, Jacques, *Grammaire du tibétain littéraire*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1981.
- Freud, Sigmund, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 2003.
- Humboldt, Wilhelm von, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Éd. du Seuil, 1974.
- Macdonald, A.W., *Matériaux pour l'étude de la littérature populaire tibétaine I*, Paris, PUF, 1967, Nanterre, 1990.
- Pastior, Oskar, *21 Poèmes-anagrammes d'après Hebel*, tr. BV et Frédéric Forte, Courbevoie, TH.TY., 2008.
- Stein, Rolf A., *La Civilisation tibétaine*, Paris, L'Asiathèque, 1962, 1987.
- Vilgrain, Bénédicte, [Cendrillon] *Où l'on apprend que Cendrillon a tué sa mère (II)*, Courbevoie, TH.TY., 2005.
- [CVT] « Cendrillon, vers. Tibétaines », commentaire à paraître aux Presses Universitaires de Rouen.

Voir également la bibliographie sélective des ouvrages de Bénédicte Vilgrain p. 736.

## Emmanuel Hocquard et le rhinocéros de Wittgenstein

*Et pourquoi les signaux Joyce, Riemann, Stein, Wittgenstein, etc., n'ont-ils pas été entendus au-delà des disciplines à partir desquelles ils ont été émis ?*

Le langage nourrit deux attitudes dont les variantes s'étendent indifféremment à la philosophie, à la poésie et aux usages plus familiers. L'une tend à une forme de domestication visant à en combler les insuffisances ; l'autre, qu'on pourrait dire de confiance, tend plutôt à « laisser les choses en l'état », considérant que rien ne lui manque, et que les formes auxquelles il se prête ne se mesurent à nulle autre règle que celle de ses usages. Ces attitudes, pour schématiques qu'elles soient, n'en ont pas moins été au cœur de débats qui, dans le cas de la poésie ou plus largement de la littérature, concept romantique s'il en est, ont engendré, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, deux types de poètes et deux types d'écrivains. Les avant-gardes, en raison même de leur radicalité, se sont construites sur un bouleversement des formes qui tendaient à s'épuiser dans la convention, en creusant ainsi parfois le fossé dont elles dénonçaient l'amplitude. Le lyrisme, bien qu'il puisse en avoir récusé les utopies ou les excès, n'a cessé, parallèlement, de nourrir un élan vers des hauteurs dont l'effet n'est pas moindre en exaltant, contre les mots de la tribu, une puissance du langage ne se soutenant que de ce qu'il niait.

La seconde attitude est plus rare, ou alors elle transparaît, tel un aveu, dans le goût pour les choses ordinaires, en un point d'épuisement ou sous l'effet d'une séduction inat-

1. E. Hocquard, « Les dernières nouvelles de la cabane », *ma haine*, Paris, P.O.L., 2001, p. 8.

tendue, comme chez Mallarmé, voire Rimbaud, en un élan contrarié. Sous ces différents rapports, le poète n'est pas mieux loti que le philosophe : le langage commun lui est ou lui semble une entrave dont il éprouve le besoin impérieux de se libérer, bien que, s'y efforçant, il en épouse inconsidérément les images et les pièges. Que serait une poésie qui non seulement s'en garderait, mais en préviendrait les maléfices ? La question se concentre, selon toute apparence, dans un rapport au langage et une écriture prioritairement attachés à la *lettre* et aux effets susceptibles d'en résulter. Elle peut aussi – peut-être même le *doit-elle* – s'engager dans une sorte d'enquête dont la figure du détective, chez Emmanuel Hocquard, est l'opportune contrepartie.

A-t-on jamais suffisamment prêté attention aux vertus philosophiques et poétiques des énigmes policières ? Les résolutions auxquelles s'efforcent les détectives, ceux du roman noir américain, par exemple, ne jouent-elles pas principalement sur les mots ? Il en va, à peu de choses près, comme en psychanalyse ; pour délivrer un sens, voire s'en délivrer, ils doivent être remis en place, chose qui s'effectue ou ne devient possible que lorsqu'on en rétablit le fonctionnement et la *grammaire*, dans un rapport aux contextes dont ils ont été inopportunément ou occasionnellement détachés. « La seule chose qui intéresse vraiment les détectives : savoir à quel moment ça c'est mis à déconner<sup>2</sup>. »

Entre le fait de « résoudre » une énigme et la propension à la faire « proliférer », comme le suggère Hocquard, il y a une différence et elle est de taille<sup>3</sup>. La littérature qu'il considère plutôt comme une affaire louche obéit instinctivement à la seconde tendance : « Il faut une sacrée dose d'hypocrisie ou d'inconscience pour imaginer que la littérature puisse être plus pure, au sens mallarméen du terme. La littérature aussi est un milieu de corruption, mais de corruption qui porte le masque de l'honorabilité. C'est ce masque qui m'intéresse<sup>4</sup>. » Le détective possède sur l'écrivain ou le littérateur, un double

2. « Un privé à Tanger II », *ma haie*, *op. cit.*, p. 461, où Hocquard cite James Durham. Voir aussi G. Tiberghien, *Emmanuel Hocquard*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 2006, p. 19.

3. Cité par G. Tiberghien, *op. cit.*, p. 28.

4. *ma haie*, *op. cit.*, p. 261.

avantage : il se tient en réserve, animé par un souci d'économie, plus que d'imagination à vrai dire, et s'il lui faut aller à l'essentiel, ce ne peut être au nom d'une « méthode platonicienne ». C'est ce qu'indique, d'une certaine manière, son statut de « privé ». Le privé n'est pas le « flie » : l'activité qu'il mène ne se recommande d'aucune instance supérieure dont il se justifierait<sup>5</sup> ; il ne peut pas être davantage le représentant d'une « discipline ». Il illustre, à sa manière, ce que Hocquard apprécie chez Wittgenstein : « C'est cela aussi qui m'attire chez Wittgenstein : cette liberté à l'égard des disciplines<sup>6</sup>. » D'autre part, second avantage ou seconde vertu, il lui faut être *littéral*, descriptif, seules garanties d'efficacité, ce pourquoi il applique à sa manière le rasoir d'Ockham : éviter le surnombre, la prolifération d'entités inutiles ! À l'opposé, il y a les séductions de la *narration* : « le langage en quête effrénée de sens », que Hocquard oppose au *récit*, tandis que « le récit s'emploie à déchaîner les causes [...] Les anecdotes, les listes, sont des récits, qui n'attestent pas un passé conjugué. Le récit accueille des détails perdus, des causes extrinsèques : jardiner, trier les bûches, couper les ronces, brûler le bois mort ».

Les sages précautions qui guident le privé inspirent une juste méfiance à l'égard du régime métaphorique de la littérature, telle qu'on la conçoit et la pratique ordinairement. C'est ce que Wittgenstein avait judicieusement suggéré en récusant l'idée que puisse exister un « sens métaphorique », un sens à part, du genre de ceux qu'on investit d'une signification métaphysique ou théologique. Ce n'est probablement pas autrement qu'il convient d'interpréter le soupçon constamment réaffirmé d'Emmanuel Hocquard à l'égard de la métaphysique. Il n'y a que des *usages* : « le langage se confond avec son propre fonctionnement<sup>7</sup> ». Aussi, si l'on n'y

5. Il s'emploie, selon Gilles Tiberghien, « à débarrasser la littérature de ce qui la dissimule à elle-même [...] Une entreprise qui revient à se débarrasser de la littérature elle-même, en élucidant les pièges dans lesquels nous tombons en écrivant » (*op. cit.*, p. 30). *Mutatis mutandis*, c'est ce que réalise l'enquête « wittgensteinienne » à l'égard de la philosophie.

6. *ma haie*, *op. cit.*, p. 432.

7. Cl. Rosset, *Le Démon de la tautologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1997, p. 57, cité par G. Tiberghien, *op. cit.*, p. 94.

prend garde, la métaphysique peut-elle commencer là où l'on s'y attendrait le moins, au sommet d'une pyramide d'oranges, par exemple, ou dans la traversée d'une pièce par un rhinocéros<sup>8</sup>.

Entre l'étiquette : « 5 F » plantée au sommet d'un monticule de fruits bien rangés, comme dans les épiceries marocaines ou sur les marchés de Tanger, et ces fruits eux-mêmes, il n'y a pas de commune mesure, ce qui explique la surprise de l'enfant et les ressources de l'étonnement. Seuls nos usages instituent ce qui ressemble ici à un trait commun, et qui pourraient se figer dans une image trompeuse, l'une de celles qui nous égarent. Que l'étiquette remplisse sa fonction dans les cas les plus courants ne signifie absolument pas qu'il existe on ne sait quel rapport intime entre celle-ci et les oranges. Le monde, celui des oranges et de l'étiquette, comme celui du privé, n'est pas investi d'un ordre qu'il y aurait lieu de retrouver ou de rétablir, sous on ne sait quel prétexte. Nulle métaphysique ne s'y trouve contenue ni concentrée. Ce qu'il convient de penser, et à quoi il faut aussi se faire, c'est ce que suggère l'image du rhinocéros : « Le rhinocéros de Wittgenstein, n'importe quel enfant peut comprendre qu'il traverse la pièce », mais qu'est-ce donc qui traverserait la pièce, et que nous verrions, si nous n'avions pas appris à utiliser le mot « rhinocéros »<sup>9</sup> ?

Chez Wittgenstein, cette question touche de près au problème de l'ostension, sur lequel s'ouvrent les *Recherches philosophiques*<sup>10</sup>. Pour Emmanuel Hocquard, la question est « politique » ; elle se prolonge, dans une autre question que son œuvre pose, en même temps qu'elle la résout : que peut la poésie ou l'écriture, comme on voudra, contre cette affaire louche qu'est la littérature et qui conduit un écrivain à prendre exemple sur l'enquêteur ?

La question est politique, « *politique* au lieu de *métaphysique*<sup>11</sup> », si du moins la différence consiste dans le rapport

8. *ma haie*, *op. cit.*, p. 397-398 : « Les oranges sont les oranges, les étiquettes sont les étiquettes ; jamais elles ne se rencontreront. »

9. « Taches blanches », 13, *ma haie*, *op. cit.*, p. 407.

10. L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. sous la dir. d'É. Rigal, Paris, Gallimard, 2007.

11. « Taches blanches », 15, *ma haie*, *op. cit.*, p. 408.

au langage et au monde, au sens aussi où la question du langage est politique chez Wittgenstein, c'est-à-dire *grammaticale*, en ce qu'elle engage ce que nous investissons dans les mots, la « volonté », en quelque sorte, autour de laquelle s'instituent toutes sortes de jeux et de représentations. Elle comporte aussi plusieurs facettes. La première concerne certes le rapport aux mots, et c'est la première puisqu'elle régit à la fois nos rapports respectifs de locuteurs – l'« animal politique » d'Aristote –, tout ce que nous partageons, et ce qui s'y loge dans l'art et la poésie. Il y a, en ce sens, une politique de la *métaphore*, comme il y a une politique de la *littéralité*. La première dissocie, oppose, produit des arrière-mondes et des doubles ; son éthique est celle de la multiplication, bien qu'elle réponde paradoxalement à un principe d'unité qui en constitue la contrepartie ; elle possède ses « gardiens ». La seconde ne réunit pas tout en un trait ; bien au contraire, elle pose plutôt un principe d'indifférence entre les choses, comme entre l'orange et l'étiquette. Elle y trouve sa principale raison de se méfier des gardiens et de la saturation du sens. Il n'y a pas, au sein du langage ou à côté du langage, de régime séparé, fût-il celui du « mental » ; il n'y a que des blancs, qui en autorisent l'imprévisibilité. C'est comme pour le souvenir :

*Il n'y a pas de souvenirs  
Odeur d'un feu de roseaux dans  
Les années quarante en descendant les  
marches ce dimanche matin  
Photographies symétriques*<sup>12</sup>

Philosophiquement parlant, ce problème – et ce conflit entre deux visions que tout oppose – est celui de la règle. Aucune règle ne traverse le langage dans son intégralité, pas plus qu'une quelconque structure. Ce qui revient à ce qu'Emmanuel Hocquard appelle les « blancs », autre aspect de la « politique » dont il parle, ces blancs que comportaient en effet autrefois les cartes de géographie, comme autant d'espaces vierges, et qui n'en comptent plus aucun. Il va sans dire que là où la poétique/politique tend à la prolifération – là

12. E. Hocquard, *Conditions de lumière*, Paris, P.O.L., 2007, p. 14.

où elle métaphorise –, l'autre vision cultive plutôt les écarts et, à défaut, les interstices de Lucrèce. Et si cette affaire est celle de la poésie, c'est en ce que ni le langage ni ceux qui s'en soucient – philosophes ou poètes – ne gagnent rien à colorier les blancs. Ils y perdent la part d'imprévisibilité que recèle le langage pour n'y trouver que la fausse profondeur qu'inspirent la croyance et le bavardage sur l'indicible.

En ce sens, la traduction se conjugue à l'écriture. Comme elle, elle maintient ces blancs et creuse les nécessaires écarts qui nous gardent des illusions contraires. L'écart est nécessaire : « fabriquer de la distance. Obtenir un espace-distance ou tache blanche <sup>13</sup> ». Traduire et écrire sont apparentés ; ils se disent dans l'improbabilité du signe =. Mais ces blancs ou ces écarts qui perforent les textes comme ils perforent le monde ne sont en rien des trous dans lesquels s'engouffrerait l'*irreprésentable*, voire l'innommable. Ils ne *figurent* rien. Hocquard est ici plus proche de Clément Rosset et de Lucrèce que du « trou » lacanien.

C'est ainsi qu'il faut également comprendre les *Élégies*, qui ne sont nullement les mots de la plainte, mais « la répétition des mots de la langue ». « Conditions de lumière », pour reprendre le titre du plus récent livre, dans lesquelles on peut voir quelque « contrainte », si l'on veut, mais en un sens qui n'est certainement pas celui d'une *Lichtung* annonçant une ligne de fuite où se concentrerait le tout de la langue. La clarté que revendique Emmanuel Hocquard donne à sa poésie un relief qu'elle doit à sa parcimonie, mais un relief sans hauteur. Comme le suggère si justement Gilles Tiberghien, « Dégager la notion pour atteindre le sens dernier n'intéresse pas Emmanuel Hocquard, comme ne l'intéresse pas la forme figurée de l'entrelacs de mots quand ils composent des images. Ce qu'il produit en écrivant c'est un effet de ralentissement <sup>14</sup> ».

Ce temps-là, à tous égards suspendu, n'est pas sans rappeler le conseil que Wittgenstein adressait au philosophe : prends ton temps ! Fortement apparenté à la « ligne claire », un tel temps ne relève toutefois pas seulement d'une esthétique, somme toute facultative, mais d'une *éthique* dont la

13. « Taches blanches », *ma haie*, op. cit., p. 403.

14. G. Tiberghien, op. cit., p. 97.

« grammaire », au sens que donne Emmanuel Hocquard à ce mot, constitue à la fois le centre et la clé. Non pas qu'il faille y voir une instance normative que justifierait un appétit inconditionnel du sens ; plutôt le juste souci, comme chez Wittgenstein, et peut-être chez Lucrèce, quoique d'une autre façon, de désensorceler le langage ou du moins d'y contribuer, par une *pratique*, plus que par une illusoire décision théorique ou philosophique. L'écriture – *son* écriture –, chez Hocquard, accompli à cet égard un « travail » sur le *langage* et sur *soi-même*, dont la visée est en partie celle d'une réconciliation. Mais cette réconciliation – avec le *langage* et avec *soi-même* – n'est pas celle d'une synthèse supérieure ou d'une *Aufhebung* qui nous conduirait une fois de plus à prendre les choses de haut ou à en évacuer les aspérités. La rugosité du sol n'y est pas oubliée et la tautologie y garde ses vertus, lesquelles pourraient passer pour une allégeance à quelque scepticisme si ne s'y exprimait une *reconnaissance* dont la grammaire est l'instrument, celle des seuls mots, soustraits à l'emportement et à ce qui en menace la solitude. D'une telle éthique, le premier principe, pour ne pas dire le premier commandement, pourrait être : Garde-toi de la métaphore !. Ne crois pas qu'au-delà ou en deçà du langage – c'est-à-dire des mots ou de leur usage –, réside quelque instance originelle du sens qui pourrait l'être miraculeusement restituée ! Évite de lui subordonner ce que tu nommes *poésie* !

L'*éthique* possède ici sa *thérapeutique*. Elle ouvre la poésie sur des possibilités – et des *exigences* – qu'on pourrait croire réservées à la philosophie dès lors qu'elle prend au sérieux le langage, autant que les pièges qu'il nous tend. « Je demeure convaincu, écrit Hocquard, que la poésie est avant tout une affaire d'organisation logique de la pensée. Ou, pour paraphraser Wittgenstein, que "le but de la [poésie] est la clarification logique de la pensée" <sup>15</sup>. »

Du philosophe-grammairien au poète-grammairien, il n'y a qu'un pas. Mais l'on ne s'y guérit que des maux dont la poésie autant que la philosophie sont en réalité empreintes. D'où les inévitables malaises, l'inconfort, de l'une et de l'autre, et dont on ne sait pas si l'on en viendra jamais à bout. Notre vie n'en est-elle pas entretissée ? Comme le suggère

15. *ma haie*, op. cit., p. 22.

Hocquard dans un entretien avec Éric Audinet : « Notre vie est écrite, enveloppée dans nos habitudes de langage, jour après jour, dès que nous ouvrons les yeux. Et même quand nous rêvons. Notre langage s'adapte à notre vie comme une chaussure au pied qui la porte. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre que s'interroger incessamment sur la pertinence de notre langage<sup>16</sup> ? » Pour peu qu'on se souvienne que « l'homme est un narrateur-né<sup>17</sup> », on concevra sans doute à quel point le langage réclame autant qu'il la porte cette inévitable tension que seul peut-être le « calme examen des faits de notre langage » a quelque chance d'apaiser<sup>18</sup>.

Quant à lui le poète-grammairien a prioritairement affaire à l'illusion caractéristique qui habite plus d'un texte poétique – sans parler des professions de foi qu'on y connaît – et qu'engendre une catégorie particulière d'*hybris*, celle qui la porte à l'*excès de signification*, là où pourtant le langage n'est pas en défaut et où rien ne devrait nous porter à y *suppléer*. Comment ce qui n'a encore jamais reçu de nom, et dont on pense qu'il se dérobe, pourrait-il de quelque manière s'y dévoiler ? Le poète, sur ce point, ne partage que trop souvent la conviction du philosophe, croyant pouvoir atteindre, au bénéfice d'une langue qui ne met à notre disposition que ce qu'elle est destinée à nommer, ce que seule une *autre* langue permettrait d'atteindre, en ce qu'elle serait autre, et donc inaccessible. La poésie n'est pas cette *autre* langue et le poète-détective n'en est ni le gardien ni le vicaire. Si une difficulté s'y rencontre, comme le suggérait Wittgenstein, c'est uniquement celle de « voir ce que j'ai sous les yeux<sup>19</sup> ».

Jean-Pierre COMETTI

16. É. Audinet, « Entretien avec Emmanuel Hocquard », CCP, CipM, Tours, Éd. Farrago, 2001, p. 10, cité par G. Tiberghien, *op. cit.*, p. 88.

17. R. Musil, *L'Homme sans qualités*, nouvelle éd., Paris, Éd. du Seuil, 2006, vol. 1, chap. 122, « Le retour ».

18. L. Wittgenstein, *Fiches*, trad. J.-P. Cometti et E. Rigal, Paris, Gallimard, 2008, p. 477.

19. L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, trad. G. Granel, Paris, Garnier-Flanmarion, 2002, p. 100.

## Jean-François Bory : d'une nuit du signe à l'image

*Les yeux grands fermés*

*Nocturne*<sup>1</sup>, postface : « En 1917 [...] Gabriele D'Annunzio a un décollement de la rétine. À l'époque, on soignait cela de la manière suivante : le blessé, les yeux bandés, devait rester strictement allongé sur un lit quatre à huit semaines, en bougeant le moins possible. De chaque côté de la tête du patient, étaient placées des tablettes pour que celui-ci évite de la remuer, excepté pendant les repas. C'est dans ces conditions que D'Annunzio "écrivit" le *Nocturne* sur de larges bandes de papier – une bande par ligne – que sa fille ou une infirmière [...] lui passait au fur et à mesure. » Ces bandes, l'un des premiers livres de Jean-François Bory semble les mimer : quelques mots, une ligne (sauf exception) par page, pour une traversée de la matérialité du livre entre la première et la dernière de couverture où s'écrit le titre : *Bientôt le livre*<sup>2</sup>. Entre métaphore (mer, brisure, navire, étrave) et littéralité (mouvement décrit de chaque page tournée) se trame « UN DÉSIR D'ENFANCE ENFIN RÉALISÉ : / ÊTRE À BORD / DU LIVRE ». Traversée qu'un motif intrus de « PETITE AUSTIN ROUGE » recroise plusieurs fois. Et pas seulement comme métaphore de la métaphore... ou plutôt si, mais cette mise au carré s'annulant dans un retour au signe même, dont le seul déplacement littéral suffit à faire un livre – « ET QUELLE EST CETTE PETITE TACHE ROUGE QU'ON VOYAIT TOUT À L'HEURE » ? C'est le signe pur, en suspension dans la nuit optique.

1. G. D'Annunzio, *Nocturne*, traduction et postface J.-F. Bory, Paris, Éd. du Seuil, coll. « L'école des lettres », 1996, p. 163. Rééd. de la postface : J.-F. Bory, *Dix-sept façons de rater un livre sur D'Annunzio*, Marseille, Spectres Familiars, 2008.

2. *Bientôt le livre*, Paris, Contexte production, 1967.